

Jean DARRIG

Les Angoisses De Volpi



Provence-Polar
Site : provence-polar.com
Email : provence-polar@dbmail.com

Lorsque l'enfant paraît...

Gino Volpi. *Commissaire* Gino Volpi, s'il vous plaît...

Quand je dis que je suis commissaire de Police, personne ne veut me croire, et pour cause...

Dans le genre de bouquin que vous êtes en train de lire, il n'est pas par habitude d'inclure des photos. C'est comme ça.

Alors, imaginez un personnage composite et complexe : La coiffure d'Elvis, avec des favoris jusque sur les maxillaires ; des lunettes de vue aux verres teintés, avec des montures noires à la Ray Charles ; un tee-shirt blanc à la James Dean ; un Perfecto à la Vince Taylor, des jeans moulants à la Dick River et des santiags à la Gene Vincent. Plusieurs fois, mes supérieurs m'ont conseillé d'avoir un look un peu plus présentable, enfin, un peu moins rocker, mais du moment que je fais du bon boulot, ils n'insistent pas trop. Maintenant vous voyez un peu mieux à quoi je ressemble.

Hiver comme été, je suis habillé de la même façon. Oh, n'allez pas croire que je mets toujours les mêmes affaires ! Non. Je possède toute une tripotée de jeans identiques, de tee-shirts identiques, même de paires de lunettes identiques, au cas où j'en casserais une, toute une collection de Santiags. L'été, j'enlève le blouson et

retrousse simplement les manches courtes du Tee-shirt pour pouvoir y faire tenir mon paquet de Royale. A ma manière, je porte moi aussi une tenue. Une seule fois j'y ai dérogé : j'avais revêtu un costard et une cravate noire, des lunettes noires, pour l'enterrement d'un collègue. Personne ne m'avait reconnu, et on m'avait reproché de ne pas être venu honorer la mémoire de mon copain.

Maintenant je peux entrer dans le *vif* du sujet (bien qu'il y ait des morts).

Lundi matin, 3 mai 1966.

Dans ma « Chambord » garée en double file, j'attends ma copine Sylvia partie acheter les médicaments que le Toubib a prescrits pour ma dépression.

Ah ! Cette Chambord Simca, qu'est-ce que j'ai pu être chambré à cause d'elle. Cette bagnole m'a coûté la peau des fesses comme je dis, et j'aime ses deux couleurs fraise et vanille. Des chromes partout, des ailes pointues qui dardent vers le ciel, bref, une fausse voiture américaine pour français moyen. Le look de la voiture va avec mon look de rocker. Chaque matin, quand je mets le moteur en marche, le doux bruit du V8 me procure des frissons. Elle suce, cette tire, mais comme dit un de mes potes, quand on a une grande gueule, on va dans les grands restaurants. Elle est tellement reconnaissable, que pour savoir si je suis au commissariat, il suffit de regarder les voitures au parking.

En attendant, je déplie le Méridional à la page des faits divers.

« Découverte macabre hier sur la D 543

Hier, un couple de randonneurs a découvert une voiture gravement accidentée dans la pinède, en contrebas de la D 543. À bord de la voiture se trouvait un homme mort, d'une quarantaine d'années. Le corps n'avait aucun papier sur lui et portait des blessures multiples. Les gendarmes dépêchés sur les lieux ont pu établir que l'homme avait été tué d'une balle dans la tête. On ignore pour l'instant comment s'est passé cet assassinat. L'enquête a été confiée dans un premier temps à la gendarmerie de Rognes. »

Du boulot en perspective...

Pendant que je lis mon journal, peinard, un agent, le nez dans son carnet, me dresse consciencieusement un procès verbal, le sournois, planté à l'avant du véhicule. Sa tâche terminée, il tape à la vitre et me tend la contravention. En détachant le papier, il me dit d'un ton sec :

– Tenez, ça vous apprendra à vous garer correc...
Oh ! Commissaire Volpi, Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnu !

– C'est ça, prends-moi pour un con ! Alors comme ça, toi, tu verbalises sans même t'adresser au conducteur... tu as bien vu qu'il y avait quelqu'un au volant, non ? Et après, tu racontes au client que malheureusement, quand le procès a été fait, tu ne peux pas l'enlever... Et patati et patata...

– Ah, ben ça, c'est vrai ! Fait l'autre en rigolant.

– Rigole ! Je vais expliquer un peu tes méthodes à ton chef, ça lui fera plaisir.

– Mais on peut savoir pourquoi vous vous garez en double file ?

– Je suis en planque, derrière mon journal, tu veux que je te fasse un dessin ?

– En planque, avec une telle bagnole ? C'est certainement pour espionner des gens qui sont aveugles !

Sylvia, ma copine entre à ce moment dans la voiture.

– Ah ! C'était ça votre planque, s'exclame l'agent en regardant Sylvia...eh ben !

– Vas-y, fais un rapport, fais en dix, même, si tu veux !

Et je fais rugir de fureur mon V8, histoire de l'impressionner. Direction la maison.

Je n'ai pas toujours ressemblé à un rocker qui a le blues. Il faut que je vous explique rapidement comment j'en suis arrivé là.

Avant de perdre ma femme et mon fils dans un accident de voiture, j'étais un français bien propre sur moi, irréprochable sous tous rapports. J'avais toujours suivi les conseils de ma mère, ayant perdu mon père alors que je n'avais que six ans. Ma mère me disait toujours : « regarde ton père, le pauvre, tombé d'un échafaudage. Il a pas pu aller à l'école lui, il a dû travailler à partir de dix ans ! Total, il s'est crevé pour finir comme « una fritella »¹ au bas d'un échafaudage ! Travaille bien à

¹ Une galette.

l'école mio piccolo, et plus tard, tu pourras rentrer dans « l'amministrazione » ; ils sont bien payés et « fanno niente »², et en tout cas, ils risquent pas la mort ! ».

Voire !

Ma grand-mère m'avait recueilli après le décès de ma mère, emportée par un cancer. Elle avait continué la même rengaine. Tant et si bien que chaque fois que je franchissais la porte de mon école au Bd Oddo, je pensais à mon père et à « l'amministrazione ».

Il n'y avait pas de semaine où je ne pensais au courage et à l'entêtement qu'il avait fallu à ma mère, puis à ma grand-mère pour m'élever selon les valeurs du travail et du mérite, alors que les tentations vers l'argent facile, les combines et le plaisir étaient quotidiennes pour un enfant du quartier dans lequel on habitait. Il était facile aussi, voire fatal, de finir dans la délinquance et le crime. J'idéalisais mon père qui, parti de rien, était parvenu à pas grand chose, comme dit l'autre, mais qui représentait tout de même un exemple de travail et d'honnêteté que je m'étais toujours efforcé de suivre ; sans compter l'amour et l'attention que mon père avait toujours témoigné à son épouse et qui représentaient pour moi l'idéal d'un couple qui s'aime. Je me souviendrai toujours du petit bouquet de fleurs de rien du tout que mon père rapportait à ma mère en le cachant derrière son dos, et l'embrassade qui s'en suivait.

² Ils ne font rien.

De mon enfance, je garde d'abord le souvenir de la peur : peur des bagarres, des Allemands, peur de manquer de tout, peur de la mort ; pas de ma propre mort, car, comme tous les enfants, je me pensais immortel, mais peur que les êtres chers qui m'entouraient disparaissent, comme mon père. Mais par dessus tout, le sentiment qui me reste, c'était celui de la grande tendresse dans laquelle j'ai baigné, la chaleur du modeste foyer au milieu de ma mère et de ma grand-mère, et surtout, l'odeur de la cuisine italienne, à nulle autre pareille. Chaque fois que je cuisine, je revois ma grand-mère devant son fourneau.

Plus tard, au lycée, je suis devenu violent, non par goût, mais en réaction à l'injustice et à la violence des autres. Une fois, j'ai même failli frapper un prof qui m'avait mis un zéro pour ne pas avoir rendu un devoir, alors que c'était le prof lui-même qui me l'avait perdu, ce devoir.

Côté filles, j'ai eu pas mal de succès, d'abord parce que j'étais beau gosse, brun aux yeux bleus, grand et mince. Mais c'est surtout ma gentillesse et mon humour qui me valaient des conquêtes. Oui, je sais, j'en fais un peu trop, mais je n'ai plus de grand-mère pour me faire des compliments ! Toutefois, j'ai toujours eu une grande discrétion et je suis toujours passé plus pour un gars « vieille France » que pour un tombeur.

Je me suis marié à Chantal, une jeune étudiante que j'avais connue à la Fac, puis j'ai préparé tous les concours qui se présentaient, et je les ai réussis brillamment (pourquoi être faussement modeste). J'ai en-

suite effectué mon service militaire en Algérie, comme aspirant puis sous-lieutenant. L'armée m'ayant dégoûté, j'ai alors décidé de faire ma carrière chez les flics et j'ai profité d'un concours réussi dans la police. À tout juste trente ans passés, je suis un jeune commissaire, et je me suis déjà taillé une réputation de flic efficace bien que peu orthodoxe.

On peut se demander ce qu'un mec sentimental comme moi, au caractère « secondaire » comme disent les psychologues, faisait dans la police. Mais c'est justement la lutte contre le crime et la délinquance qui me permet de supporter la difficulté quotidienne de la vie. L'existence semblait me sourire : une épouse jolie et savante, un fils adorable, Guido, que ma grand-mère avait amoureusement gardé quand il était bébé.

Souvenirs, souvenirs...

Et puis un soir de juin, il y a un an de cela, le monde a basculé. Les gendarmes m'ont téléphoné alors que je commençais une recette de maquereaux à la moutarde que je comptais faire au barbecue. C'est drôle comme dans ces moments-là, certaines choses deviennent ridicules et dérisoires.

Ce soir là, Chantal, son épouse, rentrait avec son fils à la maison. Il était un peu tard, car les profs avaient fêté la fin de l'année scolaire en même temps que le départ à la retraite d'une collègue que tous appréciaient. Chantal n'avait pas bu, mais comme à chaque fin des classes, une vague euphorie la gagnait. L'avenir paraissait plein de promesses, la température et la luminosité de fin de journée idéales, les grandes vacances semblaient un océan calme sur lequel elle allait pouvoir voguer à l'infini en s'occupant de son fils et de son petit mari.

Guido avait allumé son transistor et mis la musique un peu fort.

Écoute M'man, c'est « Watermelon man » d'Herbie Hancock ! Tu m'achèteras le disque, dis ?

Je ne connais pas, mais oui mon chéri, je te l'achèterai quand même ! Ah ! Celui-là, je le connais :

c'est « una lacrima sul viso » ! Et Chantal fredonne avec la radio.

Oh ! Bien sûr, pour une prof d'italien, c'est facile ! Et tout le long du parcours, les succès s'étaient enchaînés et Chantal et Guido chantaient ensemble.

« Si seulement tu m'avais dit le vérité,
Nous ne serions pas sur le point de nous quitter... »

Une voiture rouge sombre arriva en sens inverse, à allure réduite.

*C'est drôle, on l'a croisée hier aussi, cette voiture !
Qu'est-ce qu'on fait demain, 'Man ? On va à la plage ?*

Si tu veux mon...

La voiture se rapprochait. Elle fit un écart et fonça droit sur la «R 8 Gordini». Dans un réflexe instinctif, Chantal donna un coup de volant pour éviter le véhicule qui effleura la carrosserie. La voiture de Chantal quitta la route et effectua son premier tonneau dès qu'elle mordit dans le talus. Aucune des deux victimes ne réalisa ce qui se passa par la suite : de l'herbe, le toit, encore de l'herbe, de la terre, des bouts de verre partout, du rouge, puis le noir total. Tout ce cauchemar sur fond sonore de « Eddy sois bon » des Chaussettes Noires.

La voiture grenat s'était arrêtée un peu plus loin et le conducteur avait attendu que plus rien ne bouge. Personne à l'horizon. Malheureusement pour lui, la R8 n'avait pas pris feu. La voiture démarra lentement et quitta le lieu du drame. Les premiers témoins n'arrivèrent qu'une ou deux minutes plus tard.

Un « banal » accident de la route, telle fut la conclusion des gendarmes... Remarquez que le terme « banal » convient toujours quand c'est aux autres que cela arrive. Mais quand vous êtes touché dans votre chair et votre cœur, rien n'est banal, tout est dramatique et irréversible. Ce qui devient banal, c'est la peine qu'on éprouve jour après jour et qui jamais ne disparaît ; on prend l'habitude de vivre avec, comme on peut vivre avec une jambe en moins ou un seul œil ; mais on ne marchera jamais plus comme avant, de même qu'on n'y verra jamais plus aussi bien.

Un banal accident, sans témoin, sans cause apparente. Aucune trace de freinage. Les gendarmes avaient conclu à une perte de contrôle du véhicule. La «R8 Gordini», que je laissais à Chantal depuis quelques jours avait quitté la route et avait effectué plusieurs tonneaux. Les deux corps n'avaient pas eu la chance d'être éjectés et avaient été retrouvés sans vie, à l'intérieur de la caisse froissée, avec des fractures multiples.

Même si, en ces années 60, de plus en plus de femmes conduisent, les mecs croient volontiers la maxime « femme au volant, la mort au tournant ». Malheureusement, la gente féminine ne conduit ni mieux, ni plus mal que les mâles. En tout cas, j'avais une confiance aveugle dans la façon dont conduisait Chantal, et j'étais un des rares parmi mes copains à laisser volontiers le volant à mon épouse. Si elle était encore vivante, je lui aurais même laissé conduire la belle Chambord ! De

toute façon, si elle était toujours là, je n'aurais pas acheté la Chambord...

J'ai donc eu du mal à croire à une perte de contrôle du véhicule. J'ai porté plainte contre X auprès du procureur, et récupéré le véhicule chez moi.

Le « proc », après une rapide étude du dossier a refusé de poursuivre, et l'affaire s'en est arrêtée là.

Pourtant, après une étude très minutieuse de l'épave qui m'a demandé plusieurs jours, j'ai retrouvé une trace de peinture bordeaux sur le rétroviseur gauche de la «R8 Gordini», trace qui ne pouvait provenir des travaux effectués par la voiture de Chantal. J'étais très maniaque sur l'état des véhicules de la famille, et, à la dérobée, j'inspectais souvent notre voiture. Or je n'avais jamais encore remarqué cette éraflure. Il était possible qu'elle ait été faite dans la cour du lycée le matin même de l'accident.

Discrètement, dans les jours qui suivirent l'accident, j'ai inspecté les voitures des collègues de ma femme, sans résultat. Aucun des véhicules n'avait la bonne couleur.

J'ai alors démonté le rétroviseur et entrepris, à mes moments perdus, une tournée auprès de plusieurs carrossiers. J'ai pu ainsi déterminer avec de bonnes probabilités la marque des voitures dont c'était la peinture d'origine. Il s'agissait d'une teinte Bordeaux de chez Renault.

Grâce aux collègues de la préfecture, j'ai pu établir une liste de toutes les 'Renault' bordeaux dans un rayon de plusieurs kilomètres autour de mon domicile.

Bien sûr, ça pouvait ne mener nulle part, mais cela m'a permis de m'occuper l'esprit et de museler mon chagrin.

J'ai passé mon mois de congé à enquêter sur les véhicules de la liste, mais sans résultats.

Les choses en seraient restées là, quand un matin, huit mois après l'enterrement, un fait me fit reprendre ma recherche.

Sur la route de mon ancien domicile, au volant de ma voiture, j'eus un flash qui m'a bouleversa. On ne peut parler de chance quand il s'agit de drame, mais disons que le hasard m'a facilité la tâche... « Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas ! ».

Je roulais depuis un moment derrière une 203 fourgonnette, un modèle de 1955. Or, cette 203 fourgonnette, au lieu d'être noire ou grise, elle était Bordeaux ! « P..., mais oui, c'est sûr ! » ; je venais de réaliser que n'importe quelle bagnole pouvait être peinte avec une teinte Renault par un carrossier.

Pris d'une fièvre soudaine, j'ai dépassé la 203 fourgonnette le plus lentement possible et j'ai regardé attentivement en ménageant ma sécurité et celle des autres usagers. Pour l'observer une deuxième fois, j'ai ralenti pour me laisser doubler et recommencer le manège un peu plus loin. Il m'a semblé voir quelque chose d'intéressant.

J'ai suivi la voiture jusqu'à son terminus, mais j'ai compris qu'avec ma Chambord fraise et crème, le conducteur de la 203 fourgonnette aurait dû être aveugle pour ne pas s'apercevoir qu'il était suivi.

J'ai finalement trouvé le propriétaire de la 203 fourgonnette grenat. Il s'agissait d'un certain Edmond Cabrière, domicilié à Biver. En passant dans le coin, j'ai décidé de rendre une petite visite particulière à ce Cabrière.

Je me suis pointé le soir vers 19 h. La 203 était garée devant le domicile du propriétaire. En passant devant la voiture, je l'ai observée avec attention. Il n'y avait aucun doute possible : une éraflure commençait sur le montant de la portière avant gauche et se terminait derrière la porte arrière, avec une légère trace bleue.

J'ai fait tout mon possible pour rester cool et éviter le pire, j'ai respiré un bon coup, puis j'ai sonné.

Un gamin d'une dizaine d'années, aux yeux bleus et aux cheveux filasse m'a ouvert la porte.

– Qu'est-ce que c'est, fils ? a demandé une voix dans le couloir.

– Papa, vient, il y a un monsieur.

Un homme d'une cinquantaine d'années, en tricot de peau et en bleu de chauffe délavé est arrivé en traînant des espadrilles éculées. Son visage buriné montrait que la vie avait été assez dure avec lui, mais sa carrure et son allure dénotaient un homme en pleine santé.

– C'est pour quoi ? s'enquit l'homme.

– La voiture qui est garée là vous appartient ?

– Oui, elle est à moi. Pourquoi, qu'est-ce que vous voulez ?

– Venez, venez voir, lui dis-je en le prenant par le bras.

Il s'est dégagé aussi sec d'un geste brusque.

– Qu'est-ce que t'as ? Tu cherches la cogne ? dit-il d'un ton hargneux

Commençant à prendre les boules, j'ai donc continué son tutoiement.

– Regarde la rayure, là, sur le côté, avec de la peinture bleue. Où tu as fait ça ?

– Et qu'est-ce que ça peut te foutre ? T'es de la police ?

– Ouais, justement ! j'ai braillé en sortant ma carte de police.

L'homme m'a regardé avec un vague sourire :

– Et qu'est-ce que ça change ?

– Vous allez me dire où et quand vous avez fait cette éraflure à la bagnole.

Il vaudrait mieux le demander à celui qui m'a vendu la voiture, parce que la rayure y était déjà !

– Depuis quand vous l'avez, cette bagnole ?

– Depuis sept ou huit mois, je ne sais pas !

– Montrez moi la carte grise, dis-je, d'un ton péremptoire.

L'homme est entré dans la maison et en est ressorti presque aussitôt, tenant le document.

– Tenez, voilà ! Mais pourquoi vous vous intéressez à cette éraflure ?

– Ça, je vous l'expliquerai peut-être après.

J'ai inspecté le document, et surtout la date de la dernière immatriculation. Effectivement, l'acquisition était postérieure de deux mois à l'accident de Chantal.

– Bon, c'est O.K, lui dis-je en lui tapant sur l'épaule, excusez-moi pour tout à l'heure, j'étais un peu énervé !

– Ouais ! J’avais remarqué ! Vous ne me dites toujours pas ce qu’elle a cette voiture ?

– Elle a causé un double accident mortel, et le chauffard a pris la fuite. En fait, c’était un assassinat.

– Ah ! Je comprends maintenant... saloperie, va !

– Qu’est-ce que vous comprenez ?

– Je comprends pourquoi le type qui me l’a vendue m’a fait un si bon prix.

– Qui c’est, ce type, je lui demande, haletant.

– Attendez, je vous explique, et après je vous dirai qui c’est.

– Voilà : je cherchais une voiture pas cher avec de la place pour la famille et puis aussi parce que des fois, j’aide mon frère au marché de Gardanne...

Un jour, je rencontre à Aix un type que j’avais connu quand j’étais mécanicien à la « Routière des Alpes ». On boit une bière et puis, on discute, on se raconte ce qu’on fait et tout ça. Je lui dis que j’aurais besoin d’une voiture et tout de suite, il me propose la sienne, une « Peugeot », en bon état et tout. Cinquante mille kilomètres pour deux cent mille balles ! Tu parles, tout de suite j’ai foncé ! Mon frère m’a prêté un peu de flouse et le lendemain, je suis revenu le voir, avec l’argent. Il m’a ramené ici avec la voiture et on a fait les papiers.

– Et comment s’appelle-t-il ce gars ?

– Je ne sais pas ! Au garage, on l’appelait « fada », parce que c’est le mot qu’il nous disait tout le temps, mais c’est mon fils Antoine qui a rempli les papiers pour moi, parce que je ne sais pas lire, et je sais juste

écrire mon nom... Antoine ! Viens ! Comment il s'appelait le monsieur qui m'a vendu la voiture.

Antoine se met à rire en cachant son visage.

– Eh ben ! Dis-le, au lieu de rigoler !

– Tu vas me taper si je le dis !

– Allez ! s'énerve Cabrière.

– Il s'appelait... « Quelle merde » ! et l'enfant a éclaté de rire.

J'ai senti soudain une énorme main de glace se glisser dans mon dos et dans mon crâne. Quelle merde ; à la vitesse de la lumière, je subodore la méprise du gamin : il a dû déchiffrer Quelmerd pour le nom qui devait être mal calligraphié et, ne maîtrisant pas totalement la lecture, il a lu Quelmerde en prononçant le 'd' final. Le nom du propriétaire devait être Guelmard ! Le gosse n'était pas loin du nom réel, c'était sûr. Et cette découverte m'a sidéré littéralement, vous comprendrez pourquoi plus tard.

Le père a aussitôt menacé son gamin d'une gifle, mais l'enfant s'est écarté, proche des larmes.

– Tu vois, je t'avais dit que t'allais me taper ! crie-t-il en se sauvant dans le couloir.

Je me suis interposé, surtout parce que j'ai horreur qu'on batte les gamins :

– Laissez-le. De toute façon, je pourrais retrouver son nom... Vous ne savez rien d'autre de lui ?

– Je sais qu'il avait été dans l'armée, en Algérie. Il se vantait souvent d'avoir fait la guerre ! Alors que je crois qu'il était chauffeur ! Tu parles d'un guerrier !

– Pour me retenir du vertige qui m’a envahi, et aussi pour prendre congé, j’ai mis la main sur l’épaule du nommé Cabrière.

– Merci... Je vous remercie... Ne frappez votre niston... je crois qu’il n’est pas loin de la vérité sur le nom du gars.

– Et qu’est-ce que je risque ?

– Rien, absolument rien... Ne vous inquiétez pas. Personne ne viendra plus vous demander quoi que ce soit. Allez, Ciao !

Planté devant la calandre de la « 203 » j’ai gravé dans ma mémoire la dernière image qu’avaient emportée ma femme et mon fils. Mais soudain, la terre s’est mise à danser autour de moi et le tournis m’a gagné. Depuis que je cherchais, je venais enfin de trouver et mon esprit balançait entre deux solutions : en finir une bonne fois pour toutes, parce que mon chagrin était trop dur à supporter ou me faire aider, à tout prix, sous peine de devenir complètement barje. J’avais l’impression que mon corps agissait seul, indépendamment de ma volonté. J’ai bondi dans la « R8 » banalisée et j’ai démarré plein pot.

De l’autre côté de la rue, une « Panhard PL 17 » a quitté le trottoir. Le conducteur a embrayé brutalement et a pris la même direction que moi.

J’ai foncé vers Marseille, aussi vite que la bagnole me le permettait. La PL 17 était toujours derrière, à quelques mètres. Arrivé sur l’autoroute Nord, j’ai sorti mon gyrophare et baissé le pare-soleil où est écrit « Police ». À 130 sur l’autoroute, volant vibrant et moteur

hurlant, je fonçais comme un damné. Bientôt, la « Panhard » a perdu du terrain.

Voilà maintenant que je me faisais des films. Me suivre avec une Panhard ! Tu parles d'un parano ! Et pourquoi m'aurait-on suivi ?

Arrivé devant chez Sylvia, j'ai garé la « R8 » sur le trottoir, sans ménager les pneumatiques. Encore une voiture de service qui ne ferait pas quarante mille bornes. Cage d'escaliers grimpée quatre à quatre ; sonnette martyrisée ; Sylvia a enfin ouvert, barbouillée de rimmel. On s'est pris mutuellement dans les bras et serrés jusqu'à la douleur. Chacun de nous semblait avoir trouvé le refuge qu'il cherchait. C'est Sylvia qui a rompu la première le silence.

– Comment tu as su que je voulais que tu viennes ? J'avais tellement besoin de toi !

– C'est moi qui avais besoin de toi ! Si je ne t'avais pas trouvée, je crois que je me serais flingué ! Ça m'a pris d'un coup... Je crois que je perds la boule.

– Viens mon grand, viens...

Sylvia m'a pris par la main et s'est allongée sur le canapé. Je me suis mis à côté d'elle et l'ai prise dans mes bras, bien pelotonné, chacun a pris l'autre pour un nounours géant.

Alors que je venais de perdre ma femme et mon gosse, le mari de Sylvia s'était esbigné sans laisser d'adresse, sans prévenir. Ce fut pour Sylvia un coup de massue dont elle ne s'est pas encore remise. Tous les deux, nous avons entamé ensemble une longue spirale de déprimés successives que nous soignons aujourd'hui

encore comme nous pouvons. Sylvia, collègue de Chantal, a grandi avec moi, dans le même quartier. Rien d'extraordinaire à ce qu'on se réunisse pour faire face à notre chagrin.

Je me souviens des « balleti » dans lesquels nous allions le dimanche après midi quand nous avions tout juste dix-huit ans. Je servais de grand frère à Sylvia dont les parents ne donnaient leur autorisation que si c'était moi qui l'amenaient. Chacun draguait de son côté, et le soir, dans le car, on se racontait nos conquêtes. Quelquefois, quand un garçon serrait de trop près Sylvia, j'étais obligé de distribuer des pastissons et revenais à la maison avec quelques blessures de guerre.

On s'entendait bien tous les deux et les mots n'étaient pas nécessaires pour nous comprendre. Depuis nos malheurs respectifs, nos liens d'amitié de trente ans s'étaient resserrés comme pour redonner un sens à notre vie. Pourtant, aucun de nous deux n'avait en tête de refaire sa vie, et encore moins avec l'autre.

– Sylvia... J'ai compris. J'ai trouvé, lui ai-je dit.

– Tais-toi Gino. Calme-toi. Attends... prenons le temps de nous recueillir et de remonter un peu la pente. Tu n'es pas bien là, contre moi ?

– Si. Ça me fait du bien.

Pendant un long quart d'heure, nous sommes restés là, sans bouger, écoutant la respiration de l'autre s'assagir peu à peu, sentant une bonne chaleur irradier notre corps et notre cœur, s'imprégnant du parfum de l'autre.

– Gino, pourquoi on n'est jamais sortis ensemble, dis ?

– Parce qu'à l'époque, je cherchais une blonde avec la coupe au carré, des yeux bleus avec des faux cils, et tout le bazar ! Toi, tu ne ressemblais pas du tout à ça. Je t'aimais bien, voilà.

Il est vrai que Sylvia est brune, avec de grands yeux sombres et une peau très pâle. C'est une italienne dans toute sa splendeur.

– Et moi, je voulais un type 'classe', blazer bleu marine, longue mèche devant, la voiture de sport et tout et tout. Pas un gars qui prenait le car !

On s'est marrés en se regardant. Puis je suis redevenu sérieux :

– Tu regrettes ?

– Non. Je n'ai jamais eu envie de faire l'amour avec toi, et je n'ai toujours pas envie. Mais je suis tellement bien contre toi. J'ai été heureuse avec mon mari. Ça prouve que je ne m'étais pas trompée. Et toi, tu l'aimes... Oh pardon... tu l'aimais Chantal....

Quelle question ! Mais maintenant, c'est trop dur. Je ne peux plus rester tout seul, sinon, je n'arrive pas à penser à autre chose, et ça me tue...

– Mais il faut que je te raconte. Je crois que j'ai trouvé qui a tué Chantal et Guido.

Surprise, Sylvia se hausse sur un coude.

– Tu es sûr que ce n'était pas un accident ?

– Sûr et certain. Il faudra que je t'explique. C'est une longue histoire.

– Tu me raconteras. Demain ou quand tu voudras.

– Je peux dormir ici ? Je n’ai pas le courage de rentrer à la maison.

– Je te comprends. Moi aussi, tu sais, j’en ai marre de traîner mes os dans cet appart’ beaucoup trop grand pour moi. Allez, je te prépare le lit... Et un petit sédatif pour t’ensuquer un peu, comme ça tu dormiras.

Cette nuit-là, j’ai dormi à peu près normalement pour la première fois depuis plusieurs longues semaines.

Le lendemain matin, j’ai d’abord été réveillé par une main qui farfouillait dans mes cheveux. Sylvia m’a souri tendrement :

– C’est quand même mieux quand on n’est pas seule, surtout le matin, a-t-elle murmuré. Allez, debout Commissaire ! Il n’y a pas de croissants, mais je suis sûre que mon café est meilleur que le tien !

Tout en buvant à petites lampées mon café brûlant, j’ai commencé à raconter ce qui me taraudait depuis la veille.

– Je suis maintenant sûr que Chantal a été assassinée, et je sais par qui. En réalité c’est moi qui étais visé, mais ce connard s’est basé sur la voiture, sans regarder qui conduisait ! Tu te rends compte ! Chantal et Guido sont morts à cause de moi. C’est moi qui aurais dû mourir ! Dis, tu piges ?

– Je comprends Gino, et je suis désolée d’apprendre ça. Mais tu sais, pour moi, ça ne change pas grand-

chose, vu que j'aurais eu autant de peine si l'assassin ne t'avait pas raté. Alors... C'est qui ?

Guelmard. Il s'appelle René Guelmard. Je dois partir au boulot, mais ce soir, je t'expliquerai tout, parce que tu sais, c'est une histoire compliquée.

– Alors, si je comprends bien, tu reviens ce soir !

– Ça ne te dérange pas ?

Sylvia m'a pris le visage entre ses deux mains, puis elle a posé très doucement sa joue contre la mienne.

– Reviens vite, Bello, m'a-t-elle murmuré.

À suivre...